

Au camp

Au grand Kommando

On nous a mis dans un grand camp où on était 150 environ. Il était tout parké avec des barbelés, des miradors avec le fusil-mitrailleur aux quatre coins. Si on se sauve, on tire.

Pour dormir, la paille, c'était plutôt de la poussière. Elle était pleine de poux. Pour manger, pas plus que pendant le voyage.

Au milieu d'un grand pré il y avait une grande toile de tente. Nous étions tout mélangés. Il y avait de l'infanterie, des soldats du 4^e chasseur, des Italiens, des Serbes, tout... On est restés un bon mois, sans abri, camper. Il pleuvait presque tous les jours, pas une grosse pluie mais de la brouillasse.

Le ravitaillement arrivait une fois par jour, une soupe. Il n'y avait pas d'eau. Un camion-citerne venait. On se bousculait tous pour aller vers le camion. C'était une pagaille ! Certains buvaient peut-être deux quarts d'eau et d'autres n'en avaient point. On ne se lavait pas.

Le "voleur" de pain

Et puis, un beau jour, ça a été très dur. Il faut que je vous explique. Dans le camp il y des abris pour l'alimentation qu'on nous donnait. Il y avait une baraque en planches qui contenait le pain. Elle était gardée par les Allemands. Une nuit, je ne sais pas qui, un Français, un prisonnier s'est levé et a réussi à casser une planche de cet abri pour tirer un bout de pain.

Le lendemain matin au rapport, on nous dit : "Il faut avouer qui a fait ça". Personne ne disait rien. Alors les Allemands nous ont mis sur trois longues rangées. Ils ont dit :

"Maintenant celui qui a fait ça, celui qui est le coupable de ce vol, qu'il se dénonce. Si vous ne dites rien, on compte jusqu'à dix et le dixième sera fusillé".

Mais mes yeux ne se sont pas portés sur celui qui l'avait fait et je ne sais pas ce qui s'est passé au juste, s'ils l'ont fusillé ou pas. Je n'ai rien su.

Qui sait travailler dans l'agriculture ?

D'après le règlement, paraît-il, on ne pouvait pas nous obliger à travailler. Mais les Allemands nous tenaient par la faim. Alors ils nous demandaient si on voulait travailler. Je connais un prisonnier de Gumières qui, lui, n'a pas travaillé. Il n'a jamais voulu. Il disait : "Je ne veux pas travailler pour les boches". Ce n'était pas tant la question de vouloir travailler pour les boches, c'était surtout la question de pouvoir manger, mais enfin chacun fait comme il veut... Je suis parti travailler avec deux ou trois copains que je m'étais faits.

Nous sommes allés dans une usine qui fabriquait des plaques de ciment. Là, il y avait un gardien qui n'avait pas de mousqueton mais un bâton en caoutchouc. Mais on ne nous a pas battus, Je n'ai vu personne être battu.

C'était la soupe de rutabaga tous les jours avec deux petites tranches de pain et quatre de ces biscuits de vieille guerre si durs qu'il fallait marcher dessus pour les écraser. Et puis après, ils ont demandé s'il y en avait parmi nous qui savaient travailler dans l'agriculture.

Au petit *Kommando*

L'ancienne menuiserie

Je suis allé dans les fermes. On était une quinzaine. Le soir, en été, à 7 heures, on rentrait au *Kommando*, une vieille menuiserie. La porte était fermée à clé et les fenêtres garnies de fil de fer barbelé pour qu'on ne puisse pas s'évader.

Notre petit *Kommando* dépendait d'un *Kommando* général qui était du côté de Berlin mais je ne sais pas où. La sentinelle n'était pas toujours la même, elle a changé 3 ou 4 fois. Le gardien était remplacé mais comment ça se passait on ne savait pas.

La propriétaire de la scierie était une vieille fille qui avait encore sa mère. Elle avait des lapins qu'elle mettait dans ce hangar.

Cette ancienne menuiserie avait une grande cour qui était fermée par un portail plein. Dehors aucune inscription n'indiquait s'il y avait des prisonniers ou pas. Il y avait une seule grande pièce, un atelier vidé de ses machines et, attenante, une petite pièce où logeait le gardien. Il couchait là, avec une porte qui communiquait.

Des espèces de lits en longueur, en planches, sur trois étages, étaient contre le mur avec une sorte d'échelle pour y monter. Au début il y avait de la paille comme pour la litière des vaches, après des paillasse remplies de paille. Moi, et tant d'autres, j'ai couché cinq ans de suite sur de la paille, c'était comme ça. Et les poux, on en avait au début ! Mais après, les Allemands nous ont donné de vieux habits et ils ont passé les nôtres dans un appareil, une sorte d'étuve. On n'a plus eu de poux et dans les fermes c'était propre.

Deux grands plateaux sur des tréteaux servaient de table. Comme sièges on avait des bancs. Il y avait un seul chauffage qui était au charbon mais on n'avait pas le droit de le mettre. C'était comme un poêle mais jamais on l'a allumé.

Pour dormir, on n'avait pas de draps, bien sûr, seulement un couvre-pied de l'armée, une petite couverture. Celui qui avait sa capote la mettait comme couverture. Quand on a été fait prisonniers, sur la tenue qu'on portait, les Allemands nous ont laissé soit la veste, soit la capote. Beaucoup avaient gardé la capote parce que c'était plus grand pour s'envelopper si on voulait se tenir chaud. On n'avait que ça pour se couvrir. Seulement, comme on était bien serrés les uns contre les autres, on n'avait pas tellement froid. Le climat n'était pas très dur. Il n'y avait pas 20° mais c'était supportable.

A la menuiserie il y avait une pompe dehors. Vous tiriez de l'eau dans une petite cuvette qui était là. On ne se lavait pas au *Kommando* mais à la ferme. On ne faisait pas de lessive. Moi je laissais ma lessive chez le patron sauf, peut-être, un mouchoir de poche parce qu'on n'en avait que deux. Au camp où j'étais avant, on ne se lavait même pas ; il n'y avait rien pour se laver.

Comme seule décoration, à la menuiserie, on nous a affiché une fois une photo du maréchal Pétain qui pointait le doigt. Dessus c'était marqué : "Français, ayez confiance vous n'êtes ni trahis, ni vendus". Elle est restée au mur tant qu'on y était mais personne n'y portait attention.

Pour aller au *Kommando* qui n'était pas bien loin, vous aviez votre feuille, un laissez-passer vert écrit en allemand avec un trajet. Vous n'aviez que le droit de passer dans la rue qui était tracée. Il ne fallait pas aller faire le tour de l'autre côté. Vous n'aviez pas le droit de parler à quelqu'un. Il ne fallait pas se faire voir, moi je ne parlais que dans les jardins. Dans la rue si quelqu'un vous reconnaissait il levait la main, c'est tout. Et même, il n'avait pas le droit de le faire.

Des policiers qui avaient peut-être 60 ans, des nazis portant le brassard, passaient et vous contrôlaient dans les villes.

Courrier : des cartes nues et un bout de crayon

Pour écrire il fallait demander à la sentinelle. Il vous donnait le papier et le crayon. Les lettres que vous faisiez étaient contrôlées. C'était impossible de faire une lettre en disant comment on vivait. Il fallait dire : "Je suis en bonne santé, tout va bien" et demander à la famille : "Comment allez-vous ? Qu'est-ce qui se passe au pays ?" et ne pas trop en mettre.

D'ailleurs ce n'était pas une lettre c'était une carte blanche. On ne pouvait écrire que deux fois par mois, je crois bien. On donnait la carte sans enveloppe, sans timbre. C'était militaire, tout censuré.

Normalement le gardien devait lire les lettres reçues pour voir s'il y avait rien d'autre dedans. Mais les gardiens ne savaient pas lire le français, ni le parler. Le contrôle était peut-être fait à la poste, je n'en sais rien. D'ailleurs il n'y avait pas d'enveloppe, c'était des cartes nues.

Les billets qui ne valaient rien du tout.

On n'avait pas le droit d'aller dans les magasins. D'ailleurs on n'avait pas d'argent. On nous avait donné des sortes de *Reichsmark* que les Allemands avaient fabriqués. C'était une feuille de cette grandeur [de la taille d'un grand billet], de couleur rouge, avec marqué dessus, *Reichsmark*. Mais il fallait l'envoyer à votre famille. Et votre famille pouvait les échanger en francs à la banque de France. C'était une monnaie qui ne valait rien du tout, on ne pouvait pas s'en servir pour acheter quelque chose. Je n'ai jamais envoyé de ces billets chez moi. Pour quelques centimes ça ne valait pas le coup.

La mort d'un camarade

J'avais un collègue qui était de Bretagne. Il est mort dans la nuit, sur la litière au-dessus de moi. Il y avait trois étages en planches, avec de la paille. Dans la nuit il s'est levé. Il s'est mis à vomir, vomir. Il est tombé et il est mort. Le gardien s'est levé, il a fait ce qu'il devait.

Je ne sais pas de quoi il est mort. La nuit ils l'ont laissé là, puis le lendemain ils l'ont emmené dans une morgue ou dans la chapelle du cimetière. On l'a emmené, on n'a plus rien su. Deux jours après il a été enterré. On a dit au gardien : "Nous sommes catholiques, il était catholique". Pour l'enterrement ils ont fait venir un curé allemand. Il a été enterré en Allemagne, là-bas. Le curé a dit une messe dans la chapelle du cimetière. Le gardien nous y a menés. Je vois encore la tombe où ils l'ont enterré.

Et la fatalité a voulu cela, ce Breton travaillait à côté de chez nous chez un fleuriste qui était un peu paysan. Les deux propriétés se touchaient. Eh bien, le fils de ce fleuriste qui était soldat a été tué en Bretagne dans la région de naissance de ce copain ! Et le fleuriste m'avait demandé, si on voulait bien, de dire à la famille de ce Français d'entretenir la tombe de son fils et que lui il entretiendrait la tombe de notre copain qui était mort en Allemagne. J'ai sa tombe en photo.

Nos affaires personnelles

Les affaires personnelles ? On n'avait rien, que ce qu'on avait sur le dos. Pour se raser c'était encore le rasoir mécanique mais beaucoup de copains n'avaient plus de lames. Il fallait que la famille, pour ceux qui pouvaient, en envoie ou bien il fallait garder un peu la barbe. Beaucoup l'ont gardée. Certains, bien souvent, se rasaient chez le propriétaire, mais pas tous.

Moi je m'y suis rasé, pas tout le temps mais souvent. J'apportais mon rasoir à la ferme. Dans la vieille cuisine, il y avait une glace et de quoi se raser. J'avais le blaireau et comme savon à barbe je prenais le savon à se laver les mains ; ça moussait pas pareil mais enfin... Je me rasais une fois par semaine. Le patron non plus ne se rasait pas tous les jours. Et puis il avait 81 ans et quand on n'est pas rasé de 2 ou 3 jours avec la barbe blanche ça ne se voit pas.

Nos affaires ? Tout avait été perdu dans la grande pagaille quand on a été fait prisonniers. On avait un sac dans lequel il y avait le rasoir, le blaireau, deux ou trois mouchoirs de poche. Moi

je n'avais pas de montre. Quelques-uns en avaient. Certains se l'étaient fait voler ; ça dépendait des gardiens. Il fallait donner ce qui leur faisait envie. Vous étiez obligés d'accepter ; vous aviez peur d'être menés dans un camp plus disciplinaire.

Les vêtements et les chaussures

On était habillés par l'armée. Tout ce qu'on avait sur le corps venait de l'armée comme la chemise qui était encore sans col. Après, de temps en temps, on nous donnait un pantalon de l'armée polonaise peut-être ou de l'armée allemande, des vieux pantalons, des vieux habits... Tous les prisonniers de guerre portaient un triangle rouge peint dans le dos sur leur vêtement.

Le caleçon de l'armée était en toile parce qu'autrement il aurait chatouillé les jambes. A l'armée, on le portait l'été et l'hiver. Prisonniers, on l'a gardé ce qu'il a pu tenir et, après, on a passé comme ça parce qu'on nous a rien donné.

Moi j'avais une casquette comme celle que je porte aujourd'hui. Les filles de mon patron me l'avait achetée. Il arrivait qu'à certains prisonniers les patrons donnent quelque chose, même une chemise. Mais ça c'était en plus. Nos habits étaient des résidus de l'armée que les Allemands avaient récupérés dans les casernes, dans les stocks et qu'ils distribuaient aux prisonniers. On m'avait donné une veste de sous-officier allemand.

Comme chaussures on avait les brodequins de l'armée. Eux, les Allemands, avaient des bottes en cuir, mais pas nous. Là-bas, ils ne portaient pas de sabots. Ils étaient tous avec des bottes, des bottes cuir avec des semelles de cuir. Pour les ressemelages, quand ils rajoutaient une pièce, ils n'utilisaient pas de clous mais des chevilles en bois comme des allumettes. Elles étaient placées le bois bien sec. Après, avec l'humidité, le bois gonfle et ça tient. Ces chevilles en bois se tenaient toutes bien serrées et s'usaient avec le cuir. Et puis c'était des gens qui marchaient très peu. Les champs étaient très près ; la ferme de mon propriétaire formait un seul tenant.

La plaque d'identité

Comme identité, chacun avait une plaque métallique carrée avec son numéro matricule inscrit dessus, son numéro de prisonnier. Je ne sais plus mon numéro. Vous deviez la prendre tout le temps. Elle se portait autour du cou en collier avec un genre de ficelle.

On avait aussi un numéro matricule de l'armée marqué sur un bracelet. En cas de décès sur le champ de bataille, on le relevait sur le corps et on trouvait tout de suite qui c'était. Mon bracelet de l'armée je ne sais pas ce que c'est devenu. Je l'ai perdu, je ne sais pas ce que j'en ai fait. Celui-là de toute façon il ne servait plus à rien.

Un copain de l'Allier

J'avais un collègue qui était de l'Allier. Il s'appelait Pierre Castet. C'était un enfant adopté. Il travaillait pas bien loin de la ferme où j'étais, à 2 km peut-être. Le mari de sa patronne est venu à mourir. Cette dame avait gardé 4 ou 5 vaches et un cheval. Eh bien, la patronne, cette femme qui était déjà âgée, aurait voulu le garder comme héritier parce qu'elle n'avait pas d'enfant ! Alors elle lui dit : "Tu veux rester, je te donne tout". Elle lui avait donné une jolie montre de poche qui appartenait à son mari. Elle voulait aussi le faire marier. Elle avait fait même venir une femme, une fille qui était bien jeune, je ne sais plus son nom. Eh bien, lui, il a préféré revenir en France dans l'état où il était que de rester là-bas !

Les camarades

Au *Kommando*, il y en a un qui était du Cantal. Il y en avait deux qui étaient de l'Allier, tous étaient fils de paysans. Le soir on était contents de se retrouver avec les copains quand on rentrait. Chacun parlait de son coin, de ce qu'il faisait, de chez lui, de ci, de ça.

Il y en avait un de Saint-Christo [en-Jarez] : Philis, Antoine Philis, un paysan de Saint-Christo. Il s'est marié quelques années après qu'on soit rentrés. Je me rappelle que je suis allé à son mariage.

Il y en a un aussi qui était chez deux dames ; le mari était mobilisé. Le commandement n'était pas pareil. Mais j'e n'ai pas vu quelqu'un se plaindre des patrons, ils étaient tous assez raisonnables.

Il y en a un qui s'appelait Foc. Je l'avais connu à l'armée celui-là, il n'était pas au *Kommando*. Son père était veuf, il était de l'Allier. Dans sa ferme, il y avait peut-être 60 vaches. C'était une grosse, grosse propriété ! Lui aussi il était... Je ne sais pas s'il savait faire une lettre, ce n'est pas sûr.

L'ignorance des camps de concentration

Je n'ai pas entendu parler des camps de concentration ni des Juifs. Nous, on ne savait même pas si ça existait. On n'avait jamais entendu parler de ça où j'étais, même pas de la vie des autres prisonniers. On ne savait pas non plus si quelqu'un avait cherché à s'évader.

Le débarquement de Normandie, on n'en a pas entendu parler. Peut-être que dans les grands camps ils en avaient entendu parler ?

Refus d'être travailleurs "libres"

Les Allemands avaient demandé ceux qui voulaient passer "travailleurs libres". Si vous étiez travailleurs libres, vous n'étiez plus prisonniers. Vous couchiez chez votre patron. Vous sortiez en ville. Vous étiez payés en argent allemand. Vous pouviez aller au café, où vous vouliez. Nous, dans notre *Kommando*, personne n'a voulu passer comme travailleur libre. D'après les règles on n'a pas le droit de faire travailler un prisonnier. C'est pour ça qu'Hitler avait fait ces "travailleurs libres". Ils devenaient des civils, ils n'étaient plus des prisonniers. Nous, on a refusé.

Les colis

Quand on recevait un colis, ce n'était pas nous qui pouvions l'ouvrir. C'était le gardien qui l'ouvrait devant vous et qui, après, le rangeait avec votre nom écrit dessus. Quand vous vouliez une boîte de sardines, par exemple, il fallait demander au gardien qui était dans sa pièce. Il vous donnait que ce que vous lui demandiez mais pas tout le colis.

Et moi, une fois, ma mère m'avait envoyé une petite pelote de laine. Quand le gardien a ouvert le colis, il a pris la laine et il l'a toute dépelotonnée. Il avait peur qu'il y ait une lettre ou quelque chose dedans. Après j'ai récupéré la laine. Les gardiens ne gardaient rien. Non, ils donnaient bien ce que vous aviez dedans votre colis.

Dans notre *Kommando*, personne ne s'est plaint que des colis aient disparu. Ces colis arrivaient au grand camp avant d'être distribués dans les *Kommandos*. Il y avait un colis américain tous les mois. C'était des conventions, je ne sais bien pas pourquoi. C'était le colis américain, c'est tout. Il contenait surtout des conserves : du thon, des sardines, mais pas des choses à préparer comme des petits pois. Il y avait aussi du nescafé et du chocolat. C'était des produits à manger directement. A nous, on ne nous donnait le colis américain que tous les deux mois. Une partie était gardée au grand camp avec les colis envoyés par les communes pour ceux qui avaient peu à manger. Ils savaient bien qu'on mangeait mieux notre aise, et à volonté. Les familles en envoyaient aussi si elles pouvaient.

Si on fumait on nous donnait des cigarettes russes. C'était une boîte de cent. Elles étaient très longues mais il y avait la moitié de carton. Elles étaient minces et pas bonnes à fumer. Elles n'avaient que le goût du carton. Mais on fumait n'importe quoi. On n'en avait pas toujours. Si je fumais une cigarette c'était chez les patrons. Comme bien d'autres j'ai fumé toutes sortes de graines d'herbage. Les filles du patron m'apportaient des cigarettes quand elles venaient.

Le soir, au *Kommando*

Le dimanche on allait panser les vaches le matin, les nettoyer, et à 6 heures on revenait leur donner à manger. Le reste de la journée on restait dedans, au *Kommando*, enfermés. On s'asseyait, on discutait. Il y avait des livres de bibliothèque qui venaient de France, je ne sais pas quoi exactement. On lisait pas beaucoup.

On nous a pris deux ou trois fois en photo, tout le groupe. Je ne me rappelle pas bien mais c'est quelqu'un qui passait. C'était comme des cartes postales. On nous les donnait gratuitement, de toute façon on n'avait pas de sous. C'était sûrement pour qu'on les envoie chez nous mais moi je n'en ai point envoyé. On nous avait envoyé aussi, de France, un phono, quelques disques... Tino Rossi avait chanté dans les grands camps de prisonniers en Allemagne. Il y avait aussi dans le *Kommando* un vieil accordéon qui venait de France. C'était autorisé par l'Allemagne. Un copain, Philis, jouait de l'accordéon le dimanche, de temps en temps. Et puis ça dépendait du gardien parce qu'il y avait l'extinction des feux, à telle heure, comme à l'armée.

On se désintéressait de tout. On ne savait rien de ce qui se passait. Chez moi, avec mes frères, on était trois mobilisés. Mais mes deux frères je n'ai su qu'ils étaient vivants que quand je suis rentré. Je n'ai jamais eu de nouvelles. Ma mère écrivait quelques mots : "Je suis en bonne santé, tout va très bien", c'est tout. D'ailleurs il ne fallait pas faire des pages d'écriture, c'était de simples cartes. Mes frères étaient arrivés avant moi quand je suis rentré en France.

On parlait entre nous du travail qu'on nous avait fait faire. Le copain de l'Allier disait : Chez nous on fait comme ci, comme ça, de telle façon. Moi je disais : Chez moi il y a des petites parcelles de terrain...

Ce qu'on faisait on n'aimait pas le faire mais on était obligés de le faire. Mais le soir on était heureux de se retrouver pour parler parce qu'on passait toute la journée sans parler. Parler à qui ?

Cinq ans de silence

Cinq ans, ça fait long. On ne se voyait plus revenir. On n'avait plus d'affection pour sa famille, plus d'affection pour son pays, ni rien du tout... Moi si on m'avait écrit que ma mère était morte, ça ne m'aurait pas choqué plus que ça... Après la guerre quand je l'ai enterrée, ma conscience a marché autrement.

Mes frères je ne cherchais pas à demander des nouvelles. Je ne savais pas où ils étaient. C'est difficile à croire : cinq ans !

On n'avait aucune confiance, en rien. Moralement on ne s'intéressait à rien, même pas de votre famille. On n'était plus soucieux de quoi que ce soit. On parlait. On avait un peu d'intelligence mais on n'était guère plus qu'une bête.

On était quinze mais on ne pouvait pas avoir de contacts pour savoir ce qui se passait. Avec les civils ? On ne se comprenait pas quand on parlait. Il y avait bien des journaux chez les patrons mais ils étaient écrits en allemand. Mes patrons avaient le journal. Il y avait un dentiste juste à côté de chez eux, celui qui avait refait mon appareil, et je crois bien qu'ils se passaient le journal. Les journaux racontaient bien ce qu'ils devaient raconter, les nouvelles de leur pays. On ne pouvait pas les connaître, on ne savait pas les lire. Les Allemands, eux, ne nous disaient pas les nouvelles non plus. On ne pouvait pas avoir de longues conversations.